

viennent tous protester qu'ils ont, en leur temps, travaillé à préparer la Révolution de 48. Molière, réveillé, entre en scène pour faire son compliment au Roi. Mais le Roi, où est-il ? On le lui a changé : « Je vois bien un roi, mais il ne s'appelle plus Louis XIV : il s'appelle le peuple, le peuple souverain. C'est un mot que je ne connaissais pas, un mot grand comme l'éternité. » A ces flagorneries vous reconnaissez le démocrate. *Le roi attend* est un authentique bibelot d'art révolutionnaire. — *La Cause du peuple* portait en manchette : On s'abonne rue Richelieu. Il faut croire qu'au contraire on ne s'abonnait pas, puisque le journal mourut après le troisième numéro.

Mais là ne se borne pas le rôle de George Sand¹. N'oublions pas qu'elle fut, en 1848, un publiciste officiel ! Elle avait offert ses services à Ledru-Rollin qui avait accepté. « Me voilà déjà occupée comme un homme d'État. J'ai fait deux circulaires gouvernementales... »². Elle

1. Sur ce rôle de George Sand, voir surtout la *Révolution de 1848*, par Daniel STERN (M^{me} d'Agoult).

2. *Correspondance* : à Maurice Sand, 24 mars 1848.

mit de sa prose au *Bulletin de la République* qui en prit tout d'un coup un relief inattendu. Le *Bulletin de la République*, publié par ordre du citoyen Ledru-Rollin et qui paraissait tous les deux jours, était destiné à établir « entre le gouvernement et le peuple un perpétuel échange d'idées et de sentiments ». Il s'adressait surtout au peuple des campagnes. C'était un placard qu'on expédiait aux maires, afin qu'ils le fissent afficher, et aussi distribuer par les facteurs ruraux. Les Bulletins étaient anonymes. Mais nous savons que plusieurs sont sûrement de George Sand; ainsi le septième; ainsi le douzième consacré à attirer l'attention publique sur le sort misérable de la femme et de la fille du peuple, condamnées par l'insuffisance des salaires à la prostitution : « La virginité est un objet de trafic coté à la bourse de l'infamie. » Enfin, dans le seizième Bulletin, qui est tout uniment un appel à l'émeute, George Sand prévoit le cas où les élections ne feraient pas triompher la « vérité sociale ». Le peuple saurait quel est son devoir : « Il n'y aurait alors qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait

les barricades, ce serait de manifester une seconde fois sa volonté et d'ajourner les décisions d'une fausse représentation nationale. » C'est le pur langage jacobin et fructidorien. Et on sait ce que parler veut dire. Le *Bulletin* est du 15 avril : le 17, le peuple marchait sur l'Hôtel de Ville. Seulement il faut se méfier de ces mouvements populaires qui prennent souvent une tournure imprévue et changent de direction en cours de route. Il arriva que la manifestation se tourna contre les meneurs. Il y eut ce jour-là dans Paris de grands cris de *Mort aux Communistes!* et de *A bas Cabet!* George Sand n'y comprenait rien. Cela n'était pas dans le programme. Elle commença à douter de l'avenir de la République, la vraie, celle de ses amis.

Ce fut bien pis, le 15 mai, dans cette fatale journée — j'entends fatale à Barbès qui y joua le rôle de héros et de dupe. Or Barbès était pour l'instant l'idole de George Sand.

Une idole, vous avez assez vu que si cette femme d'une ardente imagination en changeait volontiers, elle ne pouvait surtout se passer

d'en avoir une. Son incurable idéalisme allait sans cesse personnifiant dans un individu cette chimère de perfection qu'elle s'était forgée. On dirait que, suivant les circonstances, elle extériorise les besoins de son esprit et les incarne dans un type assorti à la nuance du jour. En temps de monarchie, Michel (de Bourges) et Pierre Leroux avaient fort bien tenu le rôle, le premier de théoricien radical, et le second de mystique annonciateur des temps nouveaux. Avec les temps nouveaux, voici surgir Barbès.

Celui-là était le conspirateur-né. C'était l'homme des sociétés secrètes. Il avait fait sa carrière par les prisons, ou plutôt il avait fait de la prison sa carrière. Il débuta en 1835 par un joli tour de sa façon, qui fut de faire évader de Sainte-Pélagie trente des accusés d'avril. Il était à cette époque affilié à la *Société des familles* : une descente de police rue de Lourcine ayant amené la découverte de tout un arsenal de poudre et de munitions, Barbès fut condamné à un an de prison et envoyé à Carcassonne où il avait de la famille. Quand il en

sortit, la *Société des saisons* avait remplacé la *Société des familles*. D'accord avec Blanqui, Barbès organisa l'insurrection des 12 et 13 mai 1839. Cette fois le sang coula. Devant le Palais de Justice, la colonne Barbès ayant sommé le lieutenant Drouineau de lui livrer le poste, l'officier répliqua : « Plutôt mourir ! » Aussitôt frappé d'une balle, il tombait, en effet, victime de la consigne. Barbès, condamné à mort, vit sa peine commuée sur l'intervention de Lamartine et de Victor Hugo. Le voici interné au Mont-Saint-Michel jusqu'en 1843, et depuis 1843 à Nîmes. Il se trouvait dans la prison de Nîmes lorsque, le 28 février 1848, le directeur lui annonça qu'il était libre. Il en fut moins heureux encore que surpris et gêné. « Ce qui me dérouta tout à fait, avoua-t-il, ce fut l'idée de sortir de prison. Je jetai les yeux sur ma couchette de prisonnier à laquelle j'étais si habitué. Je regardai mes bonnes couvertures, mon bon oreiller, toutes mes nippes soigneusement étendues sur le pied de mon lit. » Il demanda à ne sortir que le lendemain. L'habitude était prise. Rendu à l'air libre,

Barbès se comporta en homme qui ne s'y sentait pas à son aise.

On le vit bien dans la journée du 15 mai. Et c'est ce qui donne à cet épisode un caractère tragi-comique. Il s'agissait, sous prétexte de manifester en faveur de la Pologne, d'envahir l'Assemblée nationale. Barbès désapprouvait la manifestation ; notez-le bien ! Il était résolu à se tenir tranquille. Seulement il y a des gens qui ne peuvent assister à une scène révolutionnaire sans s'y mêler, et pour y réclamer bientôt le premier rôle. La fièvre populaire leur monte au cerveau. C'est ainsi que Barbès — malgré lui, mais obéissant à un instinct plus fort que sa volonté — se trouve prendre avec l'ouvrier Albert la tête du cortège qui, de la Chambre des députés, se dirige vers l'Hôtel de Ville, pour y installer un nouveau gouvernement provisoire. Il avait déjà commencé d'y rédiger des proclamations, et de les jeter par les fenêtres au peuple, selon l'usage, lorsqu'arrivent Lamartine, Ledru-Rollin et un capitaine d'artillerie. Ce dialogue s'engage : « Qui êtes-vous ? — Membre du

gouvernement provisoire. — De celui d'hier ou de celui d'aujourd'hui? — De celui d'aujourd'hui. — En ce cas, je vous arrête. » Transféré à Vincennes, après être resté en liberté un peu moins de trois mois, il rentre en prison comme dans son juste domicile.

Après comme avant, George Sand ne cesse de l'admirer. Le grand homme de la Révolution, ce n'est pour elle ni Ledru-Rollin, ni Lamartine, ni même Louis Blanc : c'est Barbès. C'est lui qu'elle compare successivement, ou plutôt en même temps, à Jeanne d'Arc et à Robespierre. Le prit-elle jamais pour un homme d'État? Il était bien mieux que cela : l'homme des complots et des cachots, venu du Mystère pour aller au Malheur, prêt pour le drame et pour le roman. Elle éleva dans son cœur un autel à ce martyr, sans songer même à se demander si par hasard l'idole et le héros n'aurait pas été un simple fantoche.

Cependant l'échauffourée du 15 mai avait enlevé à George Sand ses dernières illusions. L'insurrection de juin, la guerre civile ensanglantant les rues de Paris — ces rues naguère

si plaisantes et si gaies! — fut pour elle une atroce douleur. Désormais ses lettres ne contiennent plus que l'expression de sa tristesse et de son découragement. A l'enthousiasme des premiers jours a succédé le plus morne abattement. Ç'a été l'affaire de quelques semaines. Elle qui était si fière de la France en février, elle veut qu'on la plaigne maintenant d'être Française. C'est une douleur et c'est une honte. Car sur qui compter et sur quoi? Lamartine est un bavard; Ledru-Rollin est une femme; le peuple est ignorant et ingrat; la mission des gens de lettres est terminée. — Donc elle se réfugie vers la fiction, elle s'enferme dans son rêve d'art : nous l'y suivrons sans regret.

François le Champi achevait de paraître dans le *Journal des Débats*, quand le dénouement en fut retardé par un autre dénouement qui émut davantage la curiosité publique : la catastrophe de la Monarchie de Juillet, en février 1848. Après les journées de juin, troublée et navrée dans le fond de son âme, et demandant à la littérature un mirage consolateur,

George Sand écrivit la *Petite Fadette*. Ainsi les romans champêtres et la Révolution de 48 sont liés intimement... A ceux de ces romans que nous avons déjà mentionnés, joignons *Jeanne* qui leur est antérieure, datant de 1844, et les *Maîtres Sonneurs* qui sont de 1853. Voilà la série incomparable, le chef-d'œuvre de l'écrivain et l'un des plus purs joyaux de notre littérature.

C'est, pour George Sand, la veine originale. C'est la note qu'elle devait donner. C'est l'œuvre à laquelle l'inclinaient sa complexion naturelle et sa destinée.

Elle avait vécu presque toute sa vie à la campagne et là seulement elle se sentait vivre. Elle avait beau faire : à Paris, elle s'ennuyait de son Berry. C'était plus fort qu'elle, et elle ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur enflé d'un gros soupir quand elle pensait aux terres labourées, aux noyers autour des guérets, aux bœufs *briolés* par la voix des laboureurs. « Il n'y a pas à dire, écrivait-elle vers le même temps, quand on est né campagnard, on ne se fait jamais au bruit des villes. Il me

semble que la boue de chez nous est de la belle boue, tandis que celle d'ici me fait mal au cœur. J'aime beaucoup mieux le bel esprit de mon garde champêtre que celui de certains visiteurs d'ici. Il me semble que j'ai l'esprit moins lourd quand j'ai mangé la fromentée de la mère Nannette que lorsque j'ai pris du café à Paris. Enfin il me semble que nous sommes tous parfaits et charmants là-bas, que personne n'est plus aimable que nous et que les Parisiens sont tous des paltoquets »¹. Tenons-nous-le pour dit, et dit en toute sincérité. George Sand est indifférente aux grands événements de notre vie parisienne : un comérage mondain, un potin du boulevard. Mais elle sait l'importance de chacun de ces épisodes de la vie à la campagne : une tombée de brouillard, la crue d'une rivière. Comme elle connaît l'endroit pour en avoir, à toute heure et en toutes saisons, fouillé tous les recoins et couru tous les replis, elle connaît les gens, n'y ayant pas une maison où elle ne

1. *Correspondance* : à Ch. Duvernet, 12 novembre 1842.

soit entrée pour soigner un malade ou débrouiller une affaire. Ajoutez qu'elle n'est pas seulement rattachée à la campagne et aux gens de là-bas par un lien d'habitude et de sympathie; elle porte en elle quelque chose de leur nature; elle a un tour d'esprit paysan : la lenteur à concevoir, le peu de goût pour troubler par la parole le travail de la méditation, cette méditation même remplacée par « une suite de rêveries... qui fait de sa veille comme de son sommeil une sorte d'extase tranquille¹ ». Je ne crois pas qu'une autre fois un tel ensemble de conditions favorables ait été réuni.

Elle ne réussit pas du premier coup. Déjà dans plusieurs de ses romans, depuis *Valentine*, elle avait mis des personnages de paysans : laboureurs, taupiers, sorciers, mendiants. C'étaient des personnages épisodiques. *Jeanne* est le premier roman où l'héroïne soit une paysanne. Tout ce qui est de Jeanne elle-même dans le roman est exquis. Il existe, et nous en avons tous vu, de ces

1. Voyez dans *Jeanne* une très belle page sur l'âme paysanne.

types de paysannes au visage grave et pur de lignes, au regard noyé de rêve, devant qui nous nous prenons à songer de celle qui fut la bonne Lorraine. C'est une de ces créatures d'exception que George Sand a portraiturée ici. Elle en fait une extatique, dont l'âme accueille indifféremment et sans les bien situer dans le temps toutes les formes du surnaturel, tous les êtres merveilleux, la Vierge et les fées, les druidesses, Jeanne d'Arc et l'empereur Napoléon. Mais Jeanne, la vierge d'Ep-Nell, la Velléda des pierres Jômatres, la sœur mystique de la Grande Pastoure, est assez médiocrement entourée. Ce que j'en dis n'est pas pour sa cousine Claudie, dont on sait de reste que la conduite ne fut pas irréprochable; mais autour de Jeanne, qui s'est mise en service à Boussac, évolue un groupe de bourgeois dont un riche Anglais, sir Arthur, qui veut l'épouser. Ce mélange de campagnards et de bourgeois est fâcheux. Et fâcheux pareillement le mélange du patois avec le parler chrétien ou, si vous voulez, le style écrit. — L'auteur s'essaie, tâtonne.

Au temps de *la Mare au diable*, elle a trouvé. Ce qu'elle a trouvé c'est l'unité de ton, c'est l'harmonie du cadre avec les personnages et du sentiment avec les aventures, et c'est la souveraine simplicité.

Il y a dans *François le Champi* bien de la grâce et de la sensibilité vraie, mêlée d'un rien de sensiblerie. Certes, Madeleine Blanchet est un peu âgée pour ce Champi qu'elle a élevé comme son enfant. Mais d'abord à la campagne, où les âges se brouillent assez vite, cette disproportion n'est pas aussi choquante qu'à la ville. Ensuite le roman n'est pas une étude de maternité amoureuse ; ce n'est pas chez Madeleine, c'est chez François qu'on analyse le sentiment, un amour qui longtemps s'est ignoré, et qui prend conscience de lui-même le jour où il cesse d'être une rêverie douce, un plaisir mélancolique, pour se changer en souffrance.

C'est encore l'analyse d'un sentiment longtemps ignoré, ou du moins inavoué, qui fait le sujet de la *Petite Fadette*. Et faut-il, à toute force, choisir entre ces adorables romans,

comme s'il n'était pas tellement plus simple de les choisir tous ? Je crois bien alors que c'est à celui-là qu'iront nos préférences, à cause de ce type si curieux, si vivant, si attachant de la petite Fadette. Voyez-le, ce maigre grelet, surgir d'une sente, se détacher d'un taillis ! Ne dirait-on pas qu'il en faisait partie et qu'il se distingue à peine des choses ? Elle est, cette petite sauvageonne, comme l'esprit de ces champs, de ces bois, de ces rivières et de ces ravins. C'est un petit être tout près de la nature. Curieuse et malicieuse, elle est hardie en ses propos parce qu'elle est une réprouvée. Elle raille parce qu'elle se sait détestée, et elle égratigne parce qu'elle souffre. Vienne le jour où elle sentira flotter vers elle un peu de cette tendresse qui fait l'air respirable aux créatures humaines, vienne l'instant où son cœur battra plus fort dans sa poitrine, soudain quelle transformation ! Landry qui l'observe, la voyant si changée, opine à part lui : « Il faut qu'elle soit un peu sorcière. » Landry est un simple. Il n'y a d'autre sorcier ici que l'amour. Mais il n'était pas embarrassé pour opérer une telle

métamorphose : il en a fait bien d'autres!

Les *Maîtres Sonneurs* nous initient à la vie de la forêt toute pleine de visions mystérieuses. Ils opposent aux habitudes sédentaires, casanières, de l'habitant des plaines, et à son esprit indolent, l'humeur libre, aventureuse, conquérante du beau muletier Huriel, amoureux de la route et de son imprévu, comme un chemineau qui n'aurait pas attendu, pour courir les grands chemins, la permission de M. Richepin.

Je ne sache pas de récits plus achevés que ceux-là et qui assurent mieux à George Sand cette gloire, qu'on lui a si souvent refusée, d'avoir eu le sens artiste. Car nous voyons les personnages vivre et agir, et toutefois leur psychologie n'est pas si poussée, leur figure n'a pas tant de relief qu'elle nous détourne de faire attention aux choses, dont on sait assez qu'elles sont à la campagne de plus de conséquence que les gens. La campagne, de tous côtés, nous enveloppe et nous baigne de son atmosphère. Et pourtant pas une fois elle n'est décrite. Il n'y a pas une description, de celles

où se complaisent ceux qui sont passés virtuoses dans l'art de peindre avec des mots. On ne décrit pas les choses avec lesquelles on vit familièrement; on se contente de les avoir toujours présentes à la pensée et de se tenir avec elles en continuelle communion. Peut-être ici la trouvaille maîtresse est-elle celle du style. Les mots de terroir s'y mêlent tout juste assez pour y mettre une pointe d'accent. Les tournures légèrement surannées y attestent cette survivance des anciens temps, dont on est à la campagne moins oublieux qu'ailleurs. Et il arrive que, sans s'y efforcer, la narration prenne ce tour épique qu'ont naturellement ceux qui, aèdes des époques primitives ou chanteurs à la veillée, portent témoignage pour le passé.

Je sais très bien qu'on accuse les portraits que George Sand a tracés de ses paysans de n'être pas ressemblants. C'est un reproche auquel je ne m'arrêterai pas un instant : il est absurde. On montrerait si aisément qu'il y a dans ces types plus de variété, mais aussi plus de réalité que dans les études de paysans les

plus réalistes de Balzac ! A défaut d'être mensongères, on tient du moins que ces images sont embellies, et que voilà des paysans meilleurs, plus honnêtes, plus délicats, plus pieux qu'aucuns de chez nous. Cela est d'autant moins contestable que George Sand en convient elle-même et qu'elle nous en a avertis. Telle était bien son intention. Au surplus, c'est la loi même du genre.

En effet, moins que la réalité immédiate et le détail contemporain des mœurs paysannes, ce que George Sand a voulu rendre, c'est la poésie de la campagne, c'est le reflet des grands spectacles de la nature dans l'âme de ceux que leurs travaux mêmes en font les perpétuels témoins. Cette poésie de la campagne, le paysan n'en a sûrement pas la notion précise, ni la conscience continue. Mais il la sent au fond de lui-même obscurément ; et il arrive qu'il la découvre à de certains moments, par brèves échappées, soit que l'amour le dispose à l'émotion, soit plutôt qu'éloigné du pays où il a toujours vécu, la privation le lui rende plus cher et que le regret lui en donne

l'intelligence nostalgique. Peut-être même cette poésie ne se révèle-t-elle clairement à aucune conscience individuelle, ni à ce laboureur qui trace son sillon dans la paix matinale, ni à ce berger qui passe des semaines seul dans la montagne en face des étoiles ; mais elle réside dans la conscience de la race. Les générations qui se succèdent la portent en elles, et elles ne la laissent pas inexprimée. Car c'est elle qui se traduit dans les usages, dans les croyances, dans les légendes, dans les chansons. Le Champi, quand il revient au pays, retrouve la campagne toute murmurante d'un gazouillis d'oiseaux qu'il reconnaît bien. « Et cela le fait ressouvenir d'une chanson très ancienne que lui disait sa mère Zabelle pour l'endormir, dans le parlage du vieux temps de notre pays. » Cette chanson très ancienne, les romans champêtres de George Sand nous la redisent. Ils viennent du lointain de notre tradition. Ils en sont comme un suprême épanouissement.

C'est cela qui les caractérise et qui leur assigne leur place dans la suite de notre litté-

rature. Ne les comparons ni aux âpres études de Balzac, ni aux fades compositions de l'insipide bucolique, ni même au chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre où il y a trop de cocotiers et où ne s'aperçoit pas assez la figure de notre campagne française. Cette campagne et les humbles qui l'habitent, bien peu ont su la voir, et l'ont assez aimée pour nous en dire le charme intime. C'est le bonhomme La Fontaine dans quelques-unes de ses fables, c'est Perrault dans ses contes. George Sand a sa place dans cette lignée parmi les Homères français.
